

L'ENTRETIEN DU MOIS

*L'économie soviétique... sans issue!
Le capitalisme? Une absurdité créatrice!*

L'honnêteté intellectuelle d'un authentique spécialiste...

- **Où va ce monde?...
L'économiste et la mondialisation.**
- **«Nous allons vers une période
de fortes turbulences...»**
- **Un livre érudit, fruit de 36 années
de réflexion et de travaux**
- **«La Bretagne ne doit pas rater le virage
de la globalisation!»**
- **Quatre leviers pour l'avenir du Centre-Bretagne**
- **Un regard très attentif
sur l'université française...**
- **«L'Université de Bretagne Occidentale
peut devenir un pôle d'excellence...»**
- **Un cousin à la mode de Bretagne
nommé Yoann Gourcuff...**



M. Hervé Thouément,
Enseignant-chercheur à l'UBO,
Doyen honoraire
répond à nos questions

«Des gens se mobilisent pour ce territoire... Mais il faut aujourd'hui que ce soit une mobilisation d'ensemble, pour que très vite, le Centre-Ouest-Bretagne donne l'image d'un pays vivant, novateur, créateur.

Au-delà des conflits de personnes, l'avenir du territoire passe aussi par l'utilisation de tout son potentiel humain. Il faut que tous ceux qui ont quelque chose à apporter travaillent ensemble.

Chacun a sa personnalité et ses orientations politiques, mais la tolérance et le bien du pays doivent permettre une bonne entente...», nous a confié H. Thouément.

Hervé Thouément est discret par nature et par conviction... d'une discrétion qui confine à l'effacement, et n'a d'égale que sa modestie; simple et vraie comme tout l'est en cet homme qui ignore le «paraître».

Economiste de formation, enseignant-chercheur à l'Université de Brest, cet universitaire est un véritable penseur; de ceux qu'habitent une exigence de la pensée et une quête de vérité qui n'entendent rien laisser au hasard ou à l'approximation.

Ces traits de personnalité ont forgé un travailleur acharné, qui vient de publier un impressionnant ouvrage, fruit de quelque trente-six années de réflexion économique personnelle – Œuvre de toute une vie! Une œuvre qui est aussi à l'image de son auteur: d'une érudition sans prétention...

Mais que l'on ne s'y trompe pas: M. Thouément n'est pas un froid intellectuel! L'homme est attachant, profondément humain et empathique, tel qu'on le perçoit à l'entendre évoquer «ses» étudiants, ses

collègues, sa famille, son goût pour les sports collectifs et le travail collégial en équipe soudée, l'amitié...

Appelé à travailler sur le développement du Centre-Bretagne, il en connaît désormais bien tous les ressorts, et Regard d'Espérance lui a également demandé d'enfiler ses lunettes d'économiste et de Breton pour observer notre «pays» et tracer les pistes de son avenir.

■ **Voudriez-vous vous présenter brièvement ?**

«Je suis né à St-Briec le 4 juin 1950. Ma famille est originaire des Côtes-d'Armor: mon père, de Tressignaux, en pays gallo est le Leff; et ma mère est du Trégor.

Mes parents parlaient breton, mais ils se sont installés à Lanvollon, en pays gallo, et comme dans beaucoup de familles bretonnes, le breton n'a pas été transmis aux enfants, même si nous avons été imprégnés de la culture bretonne.

Mon père avait ouvert une carrière de pierres dans un ou deux petits champs appartenant à sa mère, et s'est créée à partir de là une entreprise familiale qui a compté jusqu'à trois carrières, et qui perdure aujourd'hui.

«Mon père était un conteur...»

Nous étions cinq garçons dans la famille, et mes quatre frères sont restés dans l'entreprise familiale...

Après le bac, j'ai choisi la filière Sciences Economiques à l'Université de Rennes. Etre économiste me plaisait assez, et je me disais aussi que je pourrais travailler dans la carrière de la famille, sans aucun enthousiasme, car j'avais envie de découvrir autre chose.

Etudier l'économie politique m'a tout de suite plu. En fait, j'aimais la philosophie... Mon père, qui était quelqu'un de très attachant, n'était pas du tout un chef d'entreprise dans l'âme. Il était un penseur, avait beaucoup lu, aimait parler de philosophie... C'était un conteur, il était capable de réciter en latin des poèmes de Virgile.

L'argent ne l'intéressait pas; il était plutôt un peu anarchiste, mais il voulait entreprendre, développer quelque chose.

Doyen de la Faculté de Droit-Sciences Economiques...

Les cours d'économie ne me plaisaient guère, en soi, mais l'on était en 1968, et je me suis mis à réfléchir sur la pensée marxiste...

J'ai fait un D.E.S.S., à 23 ans, puis une thèse de doctorat.

Je m'étais marié à 22 ans et avait commencé à enseigner dans le secondaire à mi-temps. Puis, j'ai eu mon premier poste universitaire à Rennes, en tant qu'assistant. Ma thèse de troisième cycle achevée, j'ai passé en 1983 mon concours de maître de conférences.

J'ai enseigné à Rennes durant cinq ans, puis mon épouse, Jacqueline, souhaitant se rapprocher du sud-Finistère où est sa famille, j'ai obtenu un poste à Brest en 1990, où j'ai été très bien accueilli. Je m'y suis plu d'emblée et me suis investi dans la faculté.

Par la suite, j'ai été responsable du Département de Sciences Economiques, de 1991 à 1994, et doyen de la faculté de 1997 à 2000...

«Mon hobby... c'est mon travail!»

Voilà ma «carrière», quoique je n'aime pas le terme, car j'estime que la priorité de notre travail, en tant qu'intellectuels est d'essayer d'approcher de la vérité. C'est notre devoir...

Quant à la famille, nous avons trois enfants: Marie, François et Julie, qui suivent des parcours très divers...

Mon hobby... c'est mon travail ! En dehors de cela, j'attache beaucoup d'importance à ma famille. J'essaie d'être très présent auprès des miens. C'est une priorité pour moi.

J'aime jardiner, et faire du sport, pour un équilibre de vie. Mais j'aime surtout voyager, loin ou près... car on peut voyager près de chez soi. Je fais de la marche, de la randonnée, et je voudrais connaître la Bretagne mètre carré par mètre carré ! »

■ ***Vous avez récemment publié un livre qui est un véritable « pensum » d'histoire et d'analyse économiques : « Le capitalisme, une absurdité créatrice », aux Presses Universitaires de Rennes ; cet impressionnant ouvrage est le fruit d'années de travail et de réflexion... Qu'est-ce qui vous a poussé à l'écrire ?***

« Quand j'ai choisi de faire de l'économie, c'était pour réfléchir sur la société afin de savoir orienter ma vie. Je ne voulais pas m'engager dans n'importe quelle direction sans comprendre...

Et ayant la chance de pouvoir faire des études, je me suis toujours senti responsable de ce que j'allais dire autour de moi.

Ce livre publié en 2010 est en réalité le fruit d'un travail que j'ai commencé en 1974, et que j'ai enrichi tout au long de ces 36 années ; un travail sur la macroéconomie et sur l'histoire économique, qui m'a permis d'actualiser la « maquette historique », de comprendre ce qui se passe aujourd'hui. C'est ce qui m'obsède depuis longtemps ! »

■ ***A très grands traits – si cela se peut au vu de la complexité et de l'ampleur de cette étude érudite – voudriez-vous résumer le but ou la pensée maîtresse de ce livre ?***

« En D.E.S.S., j'ai choisi pour sujet de mon mémoire un travail sur Rosa Luxemburg, parce que cela me permettait d'étudier de manière approfondie le marxisme. J'ai essayé de comprendre, le plus objectivement possible, la pensée économique de Marx et de montrer qu'il existait un lien entre Keynes et les schémas de la « reproduction- énergie » chez Marx... Keynes avait présenté l'économie en termes d'agrégats en 1930, et Marx – dans son livre 2 du Capital – raisonnait aussi en termes d'agrégats. L'idée était d'observer l'économie « vue du ciel » en termes de masse, idée géniale qui va donner naissance à la macroéconomie...

« ***Un travail approfondi sur la planification soviétique...*** »

R. Luxemburg avait poursuivi cette réflexion en montrant que Marx n'avait pas vraiment traité l'évolution du rapport capital-travail, donc du progrès technique.

Ce sont des thèmes contemporains, et j'ai donc essayé de mettre en évidence le lien entre ce travail et celui de Keynes et des « post-keynésiens », avec le schéma de la croissance, en montrant les aspects positifs et négatifs...

Puis mon directeur de thèse de doctorat m'a suggéré de travailler sur le lien entre la valeur, chez Marx, les prix de production chez Ricardo et des classiques (les économistes anglais des 18^{ème} et 19^{ème} siècles) et les prix en Union Soviétique.

Cela m'a donné l'occasion de travailler en profondeur, sur la Planification soviétique. J'ai essayé de comprendre comment ce nouveau système économique créé « ex nihilo » a fonctionné entre 1928 et les années 1970.

« ***J'ai réécrit ma théorie de l'histoire économique...*** »

En travaillant sur l'évolution de ce système et le comparant au système de marché, j'ai commencé à élaborer une théorie de l'histoire économique...

Puis, j'ai repris cette théorie à la lumière de la méthode systémique – issue de la cybernétique, de la biologie moléculaire et des théories de l'information – et des travaux d'Edgar Morin sur l'Organisation, qui donnent une clé pour appréhender à la fois la matière, le vivant, et le social...

J'ai donc réécrit ma théorie de l'histoire économique en intégrant cette notion d'organisation, qui a continué à être approfondie depuis par la théorie du chaos et la théorie de la complexité.

Mon livre rassemble ces réflexions... »

■ ***Ressent-on satisfaction ou frustration quand paraît ainsi un ouvrage – certes conséquent en volume et en densité d'analyse – mais où l'on aurait peut-être voulu dire davantage... ?***

« Ni satisfaction, ni frustration ! Je me suis dit : « c'est un essai ». C'est un travail que j'ai fait seul... J'ai le sentiment d'avoir fait ce que j'avais à faire, ce qui me donne aussi une certaine sérénité.

On verra bien la suite. Je vais essayer bien sûr de le faire connaître, et je serais content si l'on reconnaît une valeur à ce travail.

J'ai souhaité qu'il soit édité aux Presses Universitaires de Rennes, car je voulais une maison d'édition bretonne, et parce que l'Université de Brest fait partie du réseau qui subventionne les Presses Universitaires de Rennes... Cela m'a aussi permis de disposer de la place pour exposer ma pensée. Il a été tiré à 700 exemplaires. 200 sont déjà vendus. C'est un ouvrage que j'adresse à quelques personnes – celles qui voudront bien me lire, tout d'abord ! – car il ne se lit pas facilement... »

■ ***Spécialiste de l'économie soviétique, vous la qualifiez de « bifurcation sans issue », pourquoi ?***

« Les Soviétiques ont essayé de mettre en croissance une économie, en gérant cette croissance à partir des flux physiques, ce qui a été une expérience unique dans l'histoire.

Mais le problème est que des contraintes apparaissent très vite quand on met un système en expansion. On peut les résoudre en maintenant la technique mais en consommant de plus en plus d'espace, dans une logique de croissance extensive : l'agriculture consomme de plus en plus de terres – les Soviétiques avaient 22 millions de km² – l'industrie consomme de plus en plus de matières premières, de main d'œuvre, etc. Il faut donc avoir énormément de ressources.

« ***L'U.R.S.S. allait prendre ses innovations en Occident...*** »

Le capitalisme, lui, cherche de nouvelles solutions, intègre de nouvelles méthodes de production pour faire face aux contraintes ; c'est en fait le progrès technique. Celui-ci vient de ce phénomène d'expansion et de contraintes, qui oblige à trouver des solutions, des innovations...

L'Union Soviétique manquait d'innovations internes ; elle allait les prendre en Occident, par l'espionnage.

Et il lui manquait aussi l'incitation. Sans incitation, il n'y a pas d'innovation ; c'est ainsi. L'innovation naît de l'intérêt que des gens créatifs trouvent à créer de la nouveauté. Le système soviétique ne suscitait pas d'incitation ; le capitalisme, si...

« ***On ne sait pas encore ce qu'est le Marché...*** »

Enfin, il faut un système d'information cohérent pour assurer la bonne cohérence de toutes les activités : c'est le système des prix, qui est un peu l'A.D.N. d'un système économique.

Aujourd'hui, on ne sait pas encore – à mon avis – ce qu'est cet A.D.N. On ne sait pas encore ce qu'est le capitalisme, le Marché... On commence seulement à le comprendre. Ce sont des balbutiements. Je suis certain qu'il existe énormément de choses à découvrir, qui ont été décryptées par des économistes et des sociologues, mais que l'on n'a pas encore reliées entre elles. »

■ ***Et vous appelez le système capitaliste « une absurdité créatrice »...***

« L'absurde vient quand on ne trouve plus de sens aux choses...

Nous vivons dans un monde où l'on ne voit plus de sens. On ne voit pas la finalité de notre système de Marché.

Je me suis dit qu'il fallait donc retrouver du sens, comprendre vers où l'on va... C'est l'objet de mon livre : voir comment on peut appréhender le Marché, voir comment il

nous rend service ; mais c'est un système évolutif... !

On trouve l'idée de l'absurdité du capitalisme chez un penseur connu, I. Wallerstein, qui est un peu le successeur de F. Braudel, et qui a produit une théorie de l'histoire économique.

Très schématiquement, l'absurdité est pour lui le mouvement d'accumulation du capital : au lieu de servir de moyen d'échange, de transaction, l'argent se transforme en capital... Il compare ce cycle du capital à des souris qui tournent sans fin dans une roue.

Mais je me sépare de sa pensée sur ce point, car c'est curieusement l'introduction de ce cycle dans l'économie qui génère aussi l'expansion, la croissance, avec les contraintes inhérentes, et donc l'innovation pour les résoudre... d'où un capitalisme qui est une absurdité, mais une absurdité créatrice ! »

■ Comment l'économiste – penseur de l'économie – que vous êtes considère-t-il le malaise, le mal-être, social actuel ?

« Nous vivons une phase de transition, semblable à celle de l'entre-deux guerres où l'on était passé du système économique du 19^{ème} siècle à un nouveau système : la croissance intensive sur le modèle américain... Ces mutations ne se sont pas très bien faites sur le plan institutionnel : crise de 1929, deux guerres mondiales...

Puis, nous avons connu une période faste dans les pays développés – les « Trente Glorieuses » – où des mesures institutionnelles ont permis de répartir les fruits de la croissance, notamment, d'instaurer des règles dans la concurrence, de produire des biens étatiques... La configuration géopolitique favorisait cela sur les plans national et international, les systèmes productifs nationaux étant relativement autonomes.

Mais, avec le mouvement d'accumulation du capital, s'est peu à peu tissé un système productif global, que l'on appelle le « marché mondial », qui remet en question toutes constructions institutionnelles des « Trente Glorieuses ». Le malaise actuel vient de là. »

■ Avec le recul de celui qui analyse l'histoire économique, comment voyez-vous la mondialisation ? Où va notre monde, selon vous ?

« Je ne pense pas que le Marché en lui-même ait changé. Mais il va falloir qu'il trouve un nouvel équilibre. Il va falloir agir dans certains secteurs pour pallier ses insuffisances : les Droits de la propriété, la diffusion des gains de productivité, les Biens publics, les formes monétaires et les règles de concurrence.

Je crois que c'est en marche... Mais avec de gros dysfonctionnements, qui nécessitent une régulation. La crise nous fait avancer vers cela.

« Il y aura un jour un budget mondial... »

L'idéal serait d'avoir une monnaie mondiale, pour résoudre les problèmes de change, de valeur, de taux, de crédit que rencontre la circulation des marchandises...

Nous l'avons fait en Europe, et ce qui se passe au niveau européen représente le futur, la globalisation.

Le plus difficile, c'est la répartition des fruits de la croissance, pour laquelle il faut un État, une communauté, donc que les nations acceptent de mettre en commun leurs recettes fiscales. C'est déjà très difficile au niveau européen...

Mais il y aura un jour un budget global et une production des biens publics globalisée, selon le principe de subsidiarité : des biens publics mondiaux, nationaux, locaux...

« Nous allons connaître une période de fortes turbulences... »

Il y a aujourd'hui des problèmes, des inégalités parce que la répartition des fruits de la croissance ne se fait pas automatiquement dans le Marché. Il existe un dualisme dans l'économie : le cœur, la globalisation, lieu de l'excellence où se font tous les gains de productivité, d'une part ; et tous les systèmes nationaux qui ne sont pas dans cette

globalisation, d'autre part.

Tout cela suppose une communauté mondiale, qui se fera par des blocs continentaux, je pense. L'Europe montre le chemin, il faut qu'elle avance.

Ce qui a été réalisé durant les Trente Glorieuses à l'échelle des pays développés pourra se faire à l'échelle globale...

Je suis relativement optimiste, même si je pense que nous allons connaître une période de fortes turbulences. Notre chance est peut-être que le Marché est déjà tellement global que les grandes puissances sont interdépendantes et peuvent difficilement se faire la guerre. Il y a déjà une communauté de destin. »

■ Vous n'êtes pas seulement un penseur en matière de développement économique, mais acteur puisque votre famille travaille dans le domaine des carrières d'extraction en Bretagne... Voudriez-vous nous en dire quelques mots ?

« Il faut revenir en quelques mots sur l'histoire de ma famille : mon père avait été orphelin de père, mais travaillant bien à l'école, il a pu faire des études à Guingamp et obtenir son bac.

Mais la Guerre est arrivée, il a été fait prisonnier à Dunkerque et est resté sept ans en captivité. A son retour, il ne pesait plus que 40 kilos... Il était plutôt intellectuel – lui et ses camarades prisonniers avaient organisé un circuit de lectures – et avait envisagé de devenir officier de Marine ; une mauvaise vue l'en avait empêché... Puis, il avait pensé faire du Droit, mais après la Guerre, il s'est retrouvé instituteur pendant six mois. Ayant vécu sept ans en captivité, il s'est senti un peu à l'étroit dans ce métier, et il est passé à l'Office national du blé, pendant un court temps car il n'était pas fait pour être fonctionnaire...

« Les ouvriers venaient casser les cailloux avec leurs masses... »

Il a lu dans une petite annonce qu'un homme cherchait un associé pour créer une petite carrière, y a répondu. Il a apporté un petit capital... et s'est fait gruger, l'homme en question n'étant pas très honnête.

Il a donc décidé d'ouvrir sa propre carrière. Par la suite, il en a eu trois : à Tressignaux, à Belle-Ile-en-Terre, et à Lannion.

Au début, les ouvriers venaient avec leurs masses et cassaient les cailloux. Ils étaient payés à la tâche.

Peu à peu, l'activité s'est mécanisée... Aujourd'hui, dans une carrière, il n'y a pratiquement plus d'intervention humaine dans l'acte de broyage et de triage des cailloux. Tout est régi par informatique.

300 000 à 400 000 tonnes par an...

La carrière familiale produit aujourd'hui 300 000 à 400 000 tonnes par an, et livre dans la région de St-Brieuc, Guingamp, Paimpol...

L'entreprise est solide et fonctionne bien. Je suis resté présent au sein de cette entreprise, qui est une histoire familiale, et cela me donne aussi une appréhension de la dimension économique de l'intérieur, de terrain...

Je sais qu'il n'est pas facile d'être petit entrepreneur. C'est un défi quotidien. Il a un peu tout le monde contre lui. Et ce n'est pas la même chose que d'être cadre ou entrepreneur sur ses deniers personnels... »

■ C'est une activité dont on parle peu dans notre région. La Bretagne serait-elle une terre d'activité minière méconnue ?

« Ce que les Bretons – comme tous les Français – consomment le plus, ce sont les cailloux !

Il existe une répartition des carrières sur tout le territoire, car ce type de production a la particularité d'être pondéreuse : la pierre pèse lourd, et elle coûte donc cher à transporter...

L'activité est donc importante en Bretagne. Elle tend à se concentrer dans les mains de grands groupes, mais il existe

encore des entreprises familiales.

Ce sont des industries lourdes, qui n'emploient pas beaucoup de main-d'œuvre, mais qui nécessitent de gros investissements en foncier et en matériel.

La principale difficulté à laquelle mon père a été confronté au départ, était de trouver du matériel fiable. C'était souvent du matériel d'occasion, qui « lâchait »... Je me rappelle de voir mon père aller acheter à Paris une chaîne à godets pour en remplacer une qui venait de casser. Il la monte, la met en route ; elle lâche ; retour à Paris pour un nouvel achat...

Aujourd'hui, le matériel est très bon. Tout est automatisé, informatisé... »

■ **Quels sont les enjeux actuels, la situation présente et à venir de cette activité ?**

« Peut-être le volume de la production sera-t-il appelé à diminuer si l'on parvient à recycler les matériaux de déconstruction du bâtiment, des routes... mais pour l'heure, il reste important.

Le secteur innove aussi beaucoup : je sais que mes frères proposent des produits qui se vendent très loin, par Internet ! Ce sont, par exemple, des qualités de gravillons destinés à la fabrication de bitumes particuliers, aussi résistants à moindre épaisseur, ce qui permet une économie de pétrole et de cailloux, à la fois.

Il existe, là comme partout, une possibilité de créativité et de politique de « niches » d'activités !

Et pour que les structures familiales tiennent, il faut une bonne entente, et beaucoup de vigilance pour anticiper les problèmes bien à l'avance.

Aujourd'hui, certaines carrières ont essayé de faire du « Travaux Publics », et des grands groupes de B.T.P. ont leurs propres carrières.

Mes frères ont voulu rester dans leur métier, afin de ne pas faire concurrence à leurs propres clients, qui sont des entreprises de B.T.P. Si bien que de grands groupes viennent s'approvisionner chez eux.

Le plus important, c'est de proposer des matériaux de bonne qualité. »

■ **Au-delà de ce secteur spécifique, comment voyez-vous la situation économique de la Bretagne, et son avenir ?**

« La Bretagne est aujourd'hui une région dynamique en France. Ce dynamisme breton surprend les visiteurs de cette région. Elle a confiance en elle, et en ses atouts. Mais elle va devoir relever plusieurs défis.

Un large regard sur l'histoire montre un passé très riche, aux 15^{ème}, 16^{ème} et 17^{ème} siècles, puis une marginalisation progressive, et enfin un renouveau dans les années 1960, avec ce que l'on a pu appeler le « miracle breton », et le « modèle breton », modèle relatif puisqu'il est l'adaptation du modèle « fordiste » qui s'est répandu un peu partout, au lendemain de la Guerre, en Europe, au Japon... Et qui s'est développé de façon un peu spécifique en Bretagne, autour de quelques branches : agriculture, agroalimentaire, construction navale, automobile et télécommunication, avec l'aide de l'Etat et la mobilisation des acteurs locaux, notamment les agriculteurs du Léon...

« La Bretagne ne doit pas manquer le virage de la globalisation... »

Le défi est aujourd'hui de faire que ces activités embarquent dans le train de la globalisation, demeurent sur la frontière des techniques afin de ne pas être marginalisées à nouveau. La Bretagne avait un peu manqué le virage de la révolution industrielle, il ne faut pas manquer celui de la globalisation ! Mais je pense que nous ne sommes pas mal positionnés.

Il faut que la Bretagne ait des universités fortes pour produire de la « matière grise », participer à l'économie de la connaissance et diffuser les nouvelles technologies qui permettront aux anciennes filières de relever les nouveaux défis...

Il lui faut être à la fois confiante en elle-même et modeste – qu'elle ne se croie pas « arrivée » – et ouverte sur le monde. »

■ **Que représente la Bretagne pour vous ?**

« Je me sens breton, très attaché à ma région. Je suis de près ce qui s'y passe...

Et mon rêve serait de connaître chaque petit bout de terre de la Bretagne.

J'espère avoir le temps de me mettre à l'apprentissage du breton afin de, peut-être, mieux connaître mon univers. L'avenir de la langue est d'ailleurs une priorité pour la Bretagne. Je pense que la Région devrait faire encore beaucoup plus pour que le breton soit sauvé. Il faut agir rapidement. »

■ **Ne craignez-vous pas un « décrochage » de la Bretagne occidentale par rapport à l'Est de la région ?**

« C'est un autre défi pour la région, et une préoccupation : nous avons été sollicités par le M.E.D.E.F. du Finistère pour examiner ce dualisme.

Des entreprises s'interrogent sur l'implantation à l'Ouest et se demandent s'il ne vaut pas mieux s'installer du côté de Rennes...

Il est vrai que l'Est de la région est très dynamique, mais l'Ouest l'est également comparé au reste de la France. »

■ **Comment peut-on le prévenir, ou y remédier ?**

« Il faut que l'Ouest-Bretagne se renforce, et l'une des solutions est de pousser à une métropolisation, un réseau, qui va se faire, je le pense : Brest doit avoir l'intelligence de coopérer avec Quimper, Morlaix, Lorient, Carhaix et l'ensemble de la Bretagne occidentale.

Brest doit avoir un rôle de locomotive pour tout ce territoire. Elle possède un créneau important, qui est celui de la mer. Il concerne toutes les technologies : l'électronique et les nouvelles technologies de l'information et de la communication, le génie génétique, les nanotechnologies...

L'agriculture et l'agroalimentaire demeurent aussi des atouts fondamentaux, avec le tourisme. »

■ **Vous avez eu l'occasion de travailler quelque peu sur notre territoire du Centre-Bretagne... Quelle perception en avez-vous ?**

« J'ai été invité par le Conseil de développement du Pays C.O.B. à réfléchir sur le Centre-Ouest-Bretagne, dans une démarche prospective. Nous avons pour cela une méthode, expérimentée dans le cadre du Master en développement local dont je suis responsable...

Nous avons essayé de définir ce que pourrait être ce pays dans vingt ou trente ans, en élaborant quelques scénarios, créés par les membres de ce Conseil eux-mêmes, qui représentent des différentes sensibilités du territoire.

Puis j'ai essayé de faire un scénario de synthèse, qu'il faut maintenant améliorer, approfondir, faire partager... Quatre leviers nous ont paru importants pour la stratégie à mettre en œuvre :

– Créer un pôle urbain plus important, mais qui irrigue son territoire.

– Rendre le territoire attractif, créatif, pour que l'on y vienne ou reste par choix.

– Développer les nouvelles technologies, et mettre les entreprises, les acteurs locaux en réseau.

– Développer l'économie « verte » sur le territoire. »

■ **Carhaix et le Poher vous semblent-ils « au bout du monde », trop loin de partout ?**

« Non ! Au contraire : le littoral n'est jamais très loin d'ici... Les habitants du Centre-Bretagne ont le choix de toutes les directions possibles pour aller se promener, à 360°. Il est plus facile pour eux de voir autre chose que pour moi qui habite Concarneau ! La centralité est un fait très positif...

Carhaix devrait jouer un rôle important sur ce territoire. Et je ne comprends pas que l'Etat et la Région n'aient pas

essayé de créer un pôle urbain qui permette de dynamiser l'ensemble du Centre-Bretagne. Ce devrait être une priorité en matière d'aménagement du territoire. »

■ **Quels enjeux vous paraissent essentiels pour son développement à court, moyen et long termes ?**

« Il m'apparaît que le Centre-Bretagne a repris confiance en lui-même. Mais il pourrait jouer davantage sur certains appuis, certains relais.

Déjà, « les Vieilles Charrues » ont joué un rôle important pour faire connaître le territoire en Europe, sinon ailleurs dans le monde... C'est un vecteur de communication.

Mais des éléments comme l'Institut de Locarn, le Canal de Nantes à Brest, la « Vallée des saints » à l'avenir, sont des atouts et des supports importants.

Au-delà des conflits de personnes, l'avenir du territoire passe aussi par l'utilisation de tout son potentiel humain. Il faut que tous ceux qui ont quelque chose à apporter travaillent ensemble.

Chacun a sa personnalité et ses orientations politiques, mais la tolérance et le bien du pays doivent permettre une bonne entente...

« Donner l'image d'un pays vivant, novateur, créateur... »

Enfin, il faudrait, en faisant preuve d'imagination dans la communication, que ce pays du Centre-Ouest-Bretagne soit mieux connu, et qu'il travaille en lien étroit avec les Communautés de communes et les communes. Il faut tout faire pour que chacune d'entre elles, chaque village même, reste vivant : maintenir ici une école, là un petit commerce, un équipement sportif... tout ce qui favorise les rencontres, rompt l'isolement, favorise la créativité. Il faut donner à ce territoire rural la possibilité d'être innovant et créatif, pour donner une joie d'y vivre.

L'agriculture va évoluer encore. Chaque exploitation devrait être une petite entreprise. On peut aujourd'hui avoir des agriculteurs très innovants. Les gens ont des idées. Il faut les rapprocher, les mettre en lien, impulser, encourager les mouvements.

Je me demande s'il ne faut pas rapprocher les chambres de commerce et les chambres d'agriculture, qui fonctionnent trop comme deux mondes séparés...

Des gens se mobilisent pour ce territoire... Mais il faut aujourd'hui que ce soit une mobilisation d'ensemble, pour que très vite, le Centre-Ouest-Bretagne donne l'image d'un pays vivant, novateur, créateur. »

■ **Maître de conférences à l'Université de Brest, doyen honoraire de la Faculté de Droit et Sciences Economiques, vous avez une intime connaissance de l'enseignement supérieur en France... Quelles sont ses forces et ses faiblesses ?**

« L'enseignement supérieur français comprend deux blocs : celui des Grandes Ecoles, et celui des Universités. Très schématiquement, le premier recrute les meilleurs élèves du secondaire sur tout le territoire national, via les « classes préparatoires » ; le second accueille les autres, sauf en Droit et Médecine-Pharmacie où l'Université a le monopole.

Ce modèle draine le gros des moyens vers les Grandes Ecoles, et amène sur Paris la plupart des meilleurs étudiants... C'est donc la capitale qui bénéficie de ce système.

« L'élite » ainsi formée a tendance à s'auto-reproduire : ce sont les mêmes milieux qui fournissent les générations d'élèves des Grandes Ecoles en les préparant dès le berceau. C'est un peu comme le coureur à pied qui a reconnu un parcours : il sait où « mettre le paquet », comment gérer la course... C'est un système injuste.

« En France, on fait mine de ne pas voir le problème... »

Le problème pour la France, est que cette « élite » n'est pas mobilisée pour la recherche, qui se fait soit dans les grands organismes, comme le C.N.R.S. ou autre, et à l'Université. Un polytechnicien va devenir manager de grande

entreprise, donc être un technico-commercial, au lieu d'utiliser tout le capital scientifique qu'il a acquis, pour faire avancer la connaissance et nourrir le déploiement de l'activité sur le territoire français !

Il y a une grande déperdition d'énergie, qui se sent au niveau international, où c'est l'Université qui débouche sur la recherche.

Les Grandes Ecoles, comme l'Université française pâtiennent donc à l'échelle internationale de ce système français. Mais en France, on fait mine de ne pas voir le problème...

Et chaque région pâtit aussi du système, qui la prive de son meilleur potentiel en l'attirant sur Paris.

Il faut que la Région comprenne que son avenir passe par ses Universités régionales. Il faut qu'elle les aide ! Car une région dotée de pôles universitaires nourrit son économie de la connaissance. »

■ **Si vous aviez la responsabilité de transformer l'Université française, quelles seraient les pistes que vous traceriez ?**

« Les universités, dans le cadre de l'autonomie nouvelle qui leur est donnée, vont commencer à s'organiser afin d'optimiser leurs moyens, d'avoir leurs propres stratégies...

L'U.B.O. pourrait ainsi être dans trente ou quarante ans l'une des universités majeures du pays. Elle peut devenir un pôle d'excellence internationale dans un domaine comme l'océanographie...

J'ai visité les grandes universités américaines de Berkeley et Stanford, et étudié leur histoire : à leur création au 19^{ème} siècle, personne ne voulait y venir. C'était comme si l'on avait créé une université en Centre-Bretagne... Mais voyez un siècle après !...

Quand on a une stratégie, qu'on la bâtit sur le long terme, on construit quelque chose de cohérent.

Il faut donc une autonomie des structures pour qu'elles puissent élaborer elles-mêmes leur stratégie et l'enrichir peu à peu.

« L'université doit offrir une part de « rêve » et une part de concret... »

Je crois que l'université s'est déjà beaucoup réformée. Les cursus de premier et deuxième cycles – licence et Master – correspondent maintenant aux normes internationales, ce qui permet une ouverture sur l'extérieur.

Et on commence à prendre la bonne mesure entre l'enseignement des connaissances – donc l'humanisme, la formation d'un homme, d'un citoyen du monde, – d'une part, et l'insertion des étudiants dans une filière professionnelle, un travail, d'autre part. L'université doit être à même de fournir ces deux choses : elle est un réseau de tolérance, de liberté, d'échanges, de dialogue, et un lieu de formation. Elle doit offrir une part de « rêve » – la recherche, un foisonnement d'idées, de création – et une part de concret. »

■ **Vous avez vu se succéder des « générations » d'étudiants sur les bancs de l'Université... avez-vous remarqué une différence entre les jeunes qui y accèdent aujourd'hui et ceux du passé, et dans leur comportement et dans leur travail ?**

« Nos étudiants sont sérieux et sympathiques, en général. La génération actuelle est un peu « zappeuse », a plus de mal à approfondir, même si ce n'est pas vrai pour tout le monde.

Les cours sont eux-mêmes plus morcelés, comme les articles de presse, qui doivent être courts car on pense que le lecteur se fatigue au bout de dix lignes. L'enseignement se fait un peu comme cela, et c'est dommage, car certaines problématiques exigent des développements en profondeur.

Nous avons la chance, dans notre Master, de former une bonne équipe soudée, au sein de laquelle on échange beaucoup, on s'entraide, et où c'est un plaisir de travailler...

Et nous avons la chance d'avoir de bons étudiants.

J'ai enseigné à Rennes et Brest, de même qu'un de mes collègues, et nous préférons nos étudiants brestois. Tous ceux qui sortaient de notre filière « analyse » pour aller

étudier à Paris terminaient premiers là-bas...

Il faut savoir qu'en matière de réussite au baccalauréat, en moyenne, le Finistère se place deux points au-dessus des autres départements de la Bretagne, qui est elle-même au-dessus des autres régions de France. »

■ **On entend beaucoup parler « d'échec universitaire », comme « d'échec scolaire » ; qu'en est-il réellement ? Comment y remédier ?**

« L'échec vient d'un problème d'organisation de la transmission des connaissances.

Il faut que l'on comprenne, en France, que chaque métier peut permettre de faire acte de création, être source d'épanouissement.

Dans toute filière, il y a un plaisir à travailler, parce que chacune est un immense domaine où on peut faire preuve d'inventivité...

Ensuite, il faut aussi savoir donner aux étudiants confiance en eux-mêmes, comme l'Université américaine sait le faire, afin que chacun trouve ses qualités, et la voie qui lui permette de les révéler.

Il faut certes, mesurer, évaluer le résultat, mais aussi valoriser et donner confiance.

Tout le monde n'est pas fait pour les mêmes études, le même moule... »

■ **Est-il difficile – comme d'aucuns le soulignent à chaque occasion – d'effectuer des réformes en France ?**

« Le problème est que nous n'avons pas une vision claire de l'avenir. Il faudrait savoir où l'on va, le déterminer afin que notre pays s'insère dans une dynamique au sein de l'Europe, que l'Europe s'insère elle-même dans une dynamique... »

Et il faudrait que chaque territoire ait, dans cette trajectoire commune, une marge de liberté pour s'y insérer à son tour en confiance... Si on sait où l'on va, on accepte mieux des réformes. Il faut accepter de réformer, mais savoir pourquoi. »

■ **De nombreux jeunes du Centre-Bretagne vont étudier à Brest ou Quimper. L'Université de Bretagne Occidentale peut-elle leur offrir de solides perspectives dans le cadre de la refonte des universités et de la compétition entre les grands pôles qui se constituent ? Quels sont ses atouts ?**

« L'U.B.O. s'est bien réformée. Les gens qui y viennent le font par choix bien souvent, ils aiment leur université et ont le souci de son bon fonctionnement et de son avenir. Sans doute faut-il améliorer la communication entre ses composantes... »

C'est une université généraliste, donc bien positionnée, dotée de laboratoires de recherches qui marchent bien. Le créneau des études et recherches liées à la mer, qui est le sien, est un créneau d'avenir. Brest a de grandes écoles d'ingénieurs, civiles et militaires, qui, dans le cadre d'une réforme de l'enseignement supérieur, pourraient faire un tout avec l'université, un ensemble souple, ouvert, et en lien avec des relais à Quimper, Morlaix, et même Carhaix...

Il y a des choses à élaborer ici, autour de l'Institut de Locarn, du lycée Diwan...

Car il est regrettable que les universités captent la jeunesse d'un territoire. Dans certains endroits, en semaine, l'on ne voit plus de jeunes de 18 à 25 ans. Or, il n'est pas utile de tout concentrer sur un site universitaire. On peut décentraliser.

L'université doit également s'appuyer davantage sur les collectivités locales du territoire qu'elle couvre. »

■ **Dans un domaine moins austère : vous êtes apparenté à Christian Gourcuff, l'excellent entraîneur du F.C. Lorient... Auriez-vous volontiers, dans votre jeunesse, envisagé de troquer votre place pour la sienne ?**

« Non, j'ai joué au football, mais pas à ce niveau-là. Des cinq frères que nous étions, j'étais le seul à faire du sport... J'ai donc joué en scolaire, à Guingamp, ce qui a été

important pour moi car je n'aimais pas beaucoup les études secondaires.

Puis, j'ai joué au stade Charles de Blois. J'émergeais au moment où se créait le club d'« En Avant » de Guingamp ; j'aurais peut-être pu y jouer, mais je ne sais pas si j'aurais eu le niveau...

J'ai refait un peu de football par la suite, en « corpo », à Rennes.

Je jouais « demi », aimant organiser, distribuer le jeu. J'aime la création collective, partager à cinq ou six le même schéma d'ensemble, en dynamique. C'est comme un concert...

Ce que j'aime dans le sport collectif, c'est l'esprit d'équipe, l'apprentissage du respect des règles... »

■ **Son fils, Yoann Gourcuff est un très grand footballeur. Comment percevez-vous son évolution et entrevoyez-vous son avenir ?**

« Je suis le football d'assez loin. Mais il se trouve qu'une cousine de ma femme est la mère de Yoann Gourcuff. Il s'agit de la famille Rivière... »

Je pense que Yoann Gourcuff a eu une période où il avait confiance en lui-même. Je ne pense pas qu'il ait perdu ses qualités physiques ou techniques, mais qu'il a perdu cette confiance dans les récents problèmes qu'il a rencontrés. C'est une question psychologique, je pense. Il est peut-être un peu fragile et a besoin de retrouver confiance. Il faut être solide pour connaître la gloire à 20 ans ! Mais je pense qu'il a bien géré cela jusqu'à présent. »

(Entretien recueilli par S.C.)